

seul héritage que m'aît laissé ma grand'mère. *(Il se lève, se paillette à la suite.)* C'est une superbe montre à répétition.

RAOUL.

A quoi cela sert-il ?

HENRI.

Quoi ? qu'elle soit à répétition ?

RAOUL.

Oui.

HENRI.

Parbleu ! cela sert à savoir l'heure quand on veut, même dans l'obscurité.

RAOUL.

Eh bien, mets-la en gage ; nous achèterons un briquet.

HENRI.

C'est fort spirituel, je veux le croire ; mais je garde ma montre.

RAOUL.

Elle a bonne mine dans ta poche.

HENRI.

Elle y reste du moins, tandis que l'argent n'y reste pas.

RAOUL.

Bel avantage ! Mets-y un onguent véritable, il te sera aussi utile. Une montre peut servir à un dumaspaq qui a des effluents, à un amoureux qui a des eczémas, à un médecin qui a des malades. Mais par ar rester enfermé nous dans une mansarda, moi à dormir le nez dans un coude, toi à m'emporter avec ton badigeon, à quoi bon savoir l'heure qu'il est ? Tu ressemblerais à un homme qui aurait un thermomètre accroché à la chemise et pas une bûche à brûler dedans.

HENRI.

Fais de l'esprit tant que tu voudras, tu n'as pas d'autre plaisir que de me taquiner, mais il faut bien que j'aie mon parti.

RAOUL.

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

HENRI.

Je veux dire que ton unique passe-temps est de me tourmenter et de m'importuner. Tu sais aussi bien que moi combien nous sommes pauvres ; quand nous avons tous ensemble ce greasier, c'est-à-dire une montre qui en aide une autre, et les parcs l'ont refusé autant de fois que les miens de l'envoyer cent écus.

RAOUL.

Oui, avec deux morceaux de toile percée nous avons fait un sac. Le malheur est qu'il n'y a rien dedans.

HENRI.

Puisque tu en conviens, comment peux-tu en plaisanter ?

RAOUL.

Cela ne coûte pas plus cher que de fondre en larmes. Veux-tu mettre la montre au mont-de-piété ?

HENRI.

Non, non et non ! Quelle singulière idée as-tu aujourd'hui ! *(Il pose sa poilette.)*

RAOUL.

Parce que c'est dimanche.

HENRI.

Mais, mon Dieu, est-ce un autre jour que les autres ?

RAOUL.

Oui, un fort autre jour. C'est dimanche, il fait beau, je veux m'amuser, je veux voir quelque chose, j'ai envie de vivre... que diable veux-tu que je t'explique !... me prouves-tu pour un feuilleton ?

HENRI.

Si tu étais capable une fois de mettre un terme à tes plaisanteries, je te dirais quelque chose de sérieux ; mais tu ne veux jamais m'écouter.

RAOUL.

Parle.

HENRI.

Non, tu ne fais aucune attention à ce que je te dis.

RAOUL.

Mais tu vois bien que je t'écoute.

HENRI.

Pas du tout.

RAOUL.

Voyons, par quel serment fais-tu m'engager, quelle attitude dois-je prendre, sur laquelle de nos trois chaînes fais-tu que je m'assoie pour te prouver que je t'écoute ? *(S'asseyant sur ses chaînes près de la table à pique.)* Suis-je bien là ? tu en forçois de parler, puisque tu prétends avoir une âme.

HENRI.

Eh bien, nous pourrions nous tirer d'affaire très-simplement, d'une manière sérieuse et honorable. *(Il se prend le devant de che-*

miné et l'appareille au milieu de la scène.) Voici un paravent que j'ai peint de ma main : tu n'as jamais voulu le regarder.

RAOUL.

Non ! je me doute trop de ce qu'il peut y avoir dessous.

HENRI.

C'est Homère et Juliette.

RAOUL.

Ça ?

HENRI.

Oui... Ne vas-tu pas encore me chicaner là-dessus ? Tu sais que j'y travaille depuis six semaines. Je crois aujourd'hui mon œuvre achevée et je me détermine à m'en faire.

RAOUL, se levant.

Les marchands, crois-le bien, ne se prêtent qu'avec peine à un tel sacrifice.

HENRI.

Je connais un papetier, homme de goût.

RAOUL.

Ah ! si le papetier que tu connais s'y connaît, tu as le droit de le lui donner pour rien.

HENRI.

Il l'estimera à sa juste valeur.

RAOUL.

C'est ce que je dis.

HENRI.

Ça ne vaut donc rien ?

RAOUL.

C'est un sujet usé. Si tu nous avais fait Daphnis et Chloé, je suppose, ou un invalide qui pèche son sautoir, ou tout simplement cet enfant, tu sais bien, qui gèle le pot au feu, tu pourrais le lancer dans la commode... mais ça !

HENRI.

J'avoue que ce sujet-là est un peu sévère pour un paravent.

RAOUL.

Tu l'as pourtant égayé et rajouté par quelques détails heureux ; ainsi Juliette a une jambe de moins et un œil de trop.

HENRI.

Comment un œil de trop d'œil au nez. Je ne sais même pas pourquoi je te consulte. J'empêche ce paravent, et tu vas voir que nous pourrions vivre de nos pincesaux. *(Il charge le devant de chemise sur son épaule.)*

RAOUL.

Vivre de tes pincesaux ! mais tes pincesaux eux-mêmes ne te rapportent rien si tu veux les vendre. *(Au moment où Henri se sort, on entend la voix de Marguerite qui chante dans la coulisse pendant tout ce qui suit.)*

HENRI.

Tiens, voilà mademoiselle Marguerite qui sort de chez elle.

RAOUL.

Qu'est-ce que ça te fait ?

HENRI.

Ça me fait que je ne veux pas qu'elle me voie avec un paravent sur le dos.

RAOUL.

Monsieur y met de la coquetterie.

HENRI.

Je n'aime pas avoir l'air gauche devant les femmes.

RAOUL.

Tu renoues donc le mariage ?

HENRI.

Habite galais ! vendez vos vieux habits.

RAOUL.

Voilà le juif Muniac qui monte son galatas... *(Il pose à gauche.)*

RAOUL.

Le gredin ! nous a-t-il assez grugés !

HENRI.

Hé, hé ! c'est mademoiselle Marguerite ! Bonjour, voisine. Ça va bien ?

MARGUERITE, de même.

Toujours chantant, voisin. Et les galas ?

HENRI.

La matinée est bonne, je viens de vendre une superbe fripaille.

MARGUERITE, de même.

Quand en vend du galon on n'en aurait trop vendre.

MARGUERITE, de même.

Je rapporte un jaquet.

RAOUL.

Si nous le lui empruntons à un intérêt exorbitant ?

HENRI.

Ne dis donc pas de bêtises.

MARGUERITE, en dehors.

Finissez donc, vieux homme, finissez !

HENRI.

VOYEZ-VOUS, L'INFLAMMÉS D'ACTEUR ! (On entend le bruit d'un soufflet.)
MUNUS.
Oh ! pour le coup, je vous embrasse. Ça vaut un baiser. (Secouant soufflet.)

MARGUERITE.
Vous me devriez la paire et je vous fais crédit... Je vais me ficher.

RAOUL.
Se ficher après deux soufflets ? Volons au secours de l'innocent en péril. (Il ouvre la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est, M. Munus ?

SCÈNE II.

RAOUL, HENRI, MARGUERITE, MUNUS.

MUNUS, paraissant au fond du corridor.
Habits, habits ! avez-vous du vieux habits ?

RAOUL.
Passez votre chemin, effronté. Notre déroque est pour nos gens. (Munus disparaît dans le corridor.)

MARGUERITE, entrant.
Merci, monsieur Raoul. (Apercevant Henri qui cherche à se cacher.) Ah ! ah ! qu'il est drôle !

HENRI.
La ! je ne devais pas l'échapper. (Il passe à droite.)

MARGUERITE.
Pourquoi donc vous promenez-vous en paravent ?

Je ne me promène pas, je suis.

MARGUERITE.
Mais il ne faut pas de vent : vous pourriez sortir sans tant de précautions.

HENRI, bas à Raoul.
Ce qui m'arrive là est fort désagréable, tu en conviendras. (Henri sort par le fond. Le paravent s'embrasse dans la porte.)

MARGUERITE, entrant.
MARGUERITE, qui remonte.
De grâce, mademoiselle, laissez-le suivre sa pensée. Il va nous débarrasser d'un meuble qui nous encombrerait.

SCÈNE III.

MARGUERITE, RAOUL.

MARGUERITE.
En faire cadeau sans doute à sa maîtresse ?

RAOUL.
Parlez-en mieux. Il va le vendre pour le prix en être distribué aux pauvres.

MARGUERITE.
Ah ! vous avez vu passer ?

RAOUL.
Oui, nous en avons chacun un.

MARGUERITE.
Na serait-ce pas le vôtre qui vient de sortir ?

RAOUL.
Je crois que oui... Mais que chahutez-vous donc tout à l'heure ?

MARGUERITE.
Une romance ou une chanson, comme il vous plaira.

RAOUL.
Les deux me plaisent, car cela ressemble à Jean qui pleure et Jean qui rit. Une larme qui coule dans le pli d'un sourire, quoi de plus charmant ? Chantez-moi cela, je vous prie.

MARGUERITE.
Je ne suis pas en train, en m'a coupé la voix.

RAOUL.
Qui donc ?

MARGUERITE.
Ce pauvre paravent qui va vous chercher à dîner.

RAOUL.
Vous m'y faites songer : voulez-vous monter en carrosse avec nous ? nous allons à Châtillon.

MARGUERITE.
Vous m'invitez ?

RAOUL.
Je vous invite positivement.

MARGUERITE.
Et avec quel, mon Dieu ?

RAOUL.
Avec toute la courtoisie dont je suis capable.

MARGUERITE.
Hélas ! on ne fait plus crédit li-dessous.

RAOUL.
Et pour quoi compter-vous notre paravent, s'il vous plaît ? un paravent superbe qu'Henri a prêté, une œuvre d'art, que nous allons troquer contre son poids d'or.

MARGUERITE.

Vous croyez ?

RAOUL.

Parbleu ! il représente Romeo et Juliette.

MARGUERITE.

C'est le sujet de ma chanson. Lui, monsieur, Romeo et Juliette, ni plus ni moins. Vous connaissez l'histoire. Il s'en va, ce jeune homme ! il quitte sa maîtresse, il a un pied sur l'échelle de soie, ça lui fait de la peine et il dit... S'écouter-vois ?

RAOUL, qui s'est mis à chanter sur une chaise à deux.
Je suis au balcon des Italiens... Eh bien, il lui dit ?

MARGUERITE (chœur).

AIR :
L'honneur a grondé... pourtant la mois
Est couverte dans la mine ;
Il n'est d'ici presque demain...
De quoi qu'il se soit avisé !
Épargne-moi ! ne pleure pas...
Je pars, voici l'aurore.
Non, Margot, pas encore ! (bis)
Suffirait tout que tu viendras ;
Mais dire adieu, je ne sais pas.

RAOUL, opposé d'instinct.

Bravo ! bravo ! Si je vous dis que vous êtes charmante, ça me fera ressembler à tout le monde. (Se levant.) Mais, dites donc, dans cet air-là, au lieu du nom de Juliette, il ne semble qu'il y a Margot, mademoiselle Marguerite... Tant mieux pour Romeo, s'il existe !

MARGUERITE.

En musique et en peinture seulement.

RAOUL.

Tant mieux encore. J'aurais été fâché que la place fût prise.

MARGUERITE.

Vous allez me parler d'amour, je suppose.

RAOUL.

J'en conviens.

MARGUERITE.

A quoi bon ?

RAOUL.

Quand cela ne servirait qu'à intéresser le jeu.

MARGUERITE.

Bah ! il sera si court, qu'il n'aura pas le temps de nous ennuyer.

RAOUL.

Qu'importe ! nous sommes deux ; il ne sera pas dit que nous n'aurons pas parlé d'amour. La belle collaboration ! le beau chef-d'œuvre !

MARGUERITE.

Est-ce que vous tenez à faire un chef-d'œuvre ?

RAOUL.

Point ; mais à collaborer. Quel plaisir plus divin qu'une conversation d'amour ! Juliette ! pourquoi pensez-vous que le bon Dieu ait fait le soleil, les bois et le dimanche, sinon pour que deux jeunes gens marchent sur l'herbe et baissent les yeux et se disant qu'ils s'aiment ? Oh ! la belle chose que l'amour !

MARGUERITE.

Où, le dimanche, comme vous dites ; mais le reste de la semaine, on n'en sait quoi faire. Est-ce que vous oubliez, par hasard, que je travaille du matin au soir ? Écoutez-moi, ci, ça, pas pour toutes, je vous dirai li-dessus ma façon de penser. Me semble-t-il pas que ces belles dames, ces jolies petites mesdemoiselles, qui ont cessé ce mot charmant d'amour sur les lèvres, passent leur vie dans un désarroiement tout à fait royal, et que ce sont les plus habiles gens du monde à ne rien faire ? C'est pour eux que l'amour a été inventé, car sans lui que deviendraient-ils ? Ils ont besoin de rêver pour ne pas dormir ; et plus ces rêves sont vifs, ces rêves, plus ils les cherchent... Sans quoi, ils rêveraient d'un bon jour, entre deux coups de lanterne. Moi je vais en journée, je balle des rochers, je raccommode de la dentelle... vous comprenez que si j'ai autre chose en tête, je vais broder de travers ou me piquer les doigts. Ah ! si j'avais dû le cœur un sentiment bien vrai, je ne dirais pas, ces choses-là, moi, pas gentilles ; mais vous saluez-moi, moi, mon voisin, je n'ai pas le temps. Il faut que je pense à mon petit ménage, il faut que je songe à tout et à personne ; vous voyez bien que je n'aimerais jamais, à moins que je n'aime toute ma vie.

RAOUL.

Seit ! mais je maintiens mon dire, voisine. Vive l'amour ! le bon même en est d'accord !

MARGUERITE.

C'est pourquoi il n'en faut pas parler ici.

BAOUL.
Bah ! ça ne l'abîme pas ; qu'est-ce qui pourrait l'abîmer ?
HENRI.
Je l'entends...
BAOUL.
Qui ?
MARGUERITE.
Roméo. *(On entend comme le bruit d'une chute.)*
BAOUL.
Fatale !
MARGUERITE, passant à droite et remontant.
Qu'est-ce qui arrive ?
BAOUL.
En montant nos six étages, le pied lui aura manqué sur l'échelle de bois... Décidément, vous ne voulez pas être Juliette ?
MARGUERITE.
Très-décidément. *(Raoul ouvre la porte du fond. Henri entre avec son dévot de chemise cassé et troué, et son pantalon déchiré au genou.)*

SCÈNE IV.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.
Êtes-vous blessé, monsieur Henri ?
HENRI.
Non, mademoiselle. Le mal n'est pas grand, mais le malheur est irréparable. *(Il montre son devant de chemise crevé.)* Ah ! mademoiselle, si vous sachiez...
BAOUL.
Et ton papeter ?
HENRI.
C'est un crêpin. Si vous sachiez...
BAOUL.
Et ton pantalon ?
HENRI.
C'est un accident... Vous ne savez pas.
MARGUERITE, montrant une chaise.
Mettez votre pied là. Voyez ma ménagère et je vais vous prouver que de fil en aiguille il est avec le ciel des accommodements. Je vais vous faire une repêche. *(Henri, qui a dit pendre son devant de chemise contre le mur à droite, revient poser son pied sur la chaise que lui présente Marguerite.)*
HENRI.
Vous êtes bien bonne ; mais en ferez-vous jamais une à cette malheureuse peinture ? Ah ! mademoiselle, vous ne savez pas.
BAOUL.
Accouchez-tu une fois ?
HENRI.
Vous ne savez pas ce que c'est que les souffrances d'un artiste !
MARGUERITE, courroucée.
Pardieu ! je fais quelquefois de l'art, sur mon genou, lorsque je brode et que je compte mes points...
BAOUL.
Comme moi au billard. Mais promez le ravaudage, mademoiselle Margot, car les talons d'immeuble à ce brave Henri.
HENRI.
Encore une commission ?
BAOUL.
J'ai invité mademoiselle Margot à dîner avec nous ; dans cette conjoncture, prends conseil de ton cœur, tu me comprends ?
HENRI.
Nullement.
BAOUL.
Montre-tel ! *(Zei faisant un signe.)* Montre... toi !
HENRI.
Va te promener. Aïe ! vous me piquez. *(Il retire son genou.)*
MARGUERITE.
Aussi pourquoi remuez-vous ?
HENRI.
Pourquoi ? Il vent que je mette ma montre en gage, mademoiselle ; vous savez, ma montre !
MARGUERITE.
En êtes-vous là ?
HENRI.
Sans doute, nous en sommes là, nous n'en bougeons pas.
BAOUL.
Henri est un imbécile, un alarmiste ; ne l'écoutez pas.
MARGUERITE.
Cependant...
BAOUL.
Non ! il voit tout en noir. Jamais nos affaires n'ont été plus florissantes.

HENRI.
Jamais plus, c'est vrai.
MARGUERITE.
Voyons, pas de mauvaise humeur, mes pauvres amis. Laissez-moi vous dire quelque chose sans vous fâcher. Je ne suis pas bien riche, mais vous êtes des grands faimeux ! Et moi, je suis une petite économe qui gagne vingt-cinq sous par jour. Si l'on fait vingt-cinq francs...
BAOUL.
Merci, ma bonne Margot ; nous n'empruntons jamais à nos amis.
HENRI.
Et nous n'avons pas d'ennemis.
MARGUERITE.
Et Munius ?
HENRI, avec éclat.
Oh ! ne me parlez jamais de cet homme. C'est un maître flou.
BAOUL, de même.
Le fait est qu'il nous a volés d'une façon bien condamnable.
MARGUERITE.
Comment cela ?
HENRI.
Figurez-vous que nous avions un gilet. Dans le pocho de ce gilet il y avait une pièce de cinq francs que j'avais emmaillée.
MARGUERITE.
Vous m'étonnez.
HENRI.
Fh bien, c'est comme ça. Pendant mon absence Raoul a rendu le gilet à Munius, il l'a rendu quarante sous. La pièce était dans le gousset droit, j'en suis sûr. Munius a emporté le tout, et quand j'ai réclamé mon bien, il a mis la chose et finalement il l'a gardée.
C'est inconcevable une chose pareille.
HENRI.
Demander plutôt à Raoul.
BAOUL.
Je confesse ma légèreté et celle du juf.
MARGUERITE.
Ih bien ! le vient bien vite ! oui, très-bonne. Fiez-vous à moi, nous irons dîner.
HENRI.
Serait-il vrai ?
MARGUERITE.
Je vous en réponds. Avez-vous par hasard un vieil habit ?
HENRI.
Le hasard serait que nous en eussions un neuf.
MARGUERITE.
En avez-vous un vieux ?
BAOUL.
Certainement nous en avons un. Nous avons le fameux habit vert !... Est-ce que vous ne le connaissez pas ?
MARGUERITE.
Non !
BAOUL.
L'habit vert, surnommé Conquerant... Eh bien, je vais vous le montrer !... Conquerant va paraître !... Conquerant va sortir de son tabernacle !... *(Il va au fond, frappe avec solennité trois coups sur l'armoire.)*
HENRI.
As-tu peur qu'il soit déjà sorti ?
BAOUL.
Il ne sort jamais seul. *(Il ouvre l'armoire et en tire un habit vert.)* Le voilà, mais... n'en demandez pas davantage. *(Il étale l'habit sur une chaise, à gauche.)*
MARGUERITE.
Et qu'est-ce que vous faites de cet habit-là ?...
HENRI.
Nous le mettons, mademoiselle, nous le mettons à tour de rôle lorsque nous tenons décente et du rigueur.
MARGUERITE.
Un habit pour deux ? Je serais curieuse de voir comment il vous va.
BAOUL.
Il est un peu large à Henri, je l'avoue.
HENRI.
C'est à-dire qu'il étrangle Raoul.
BAOUL.
Vous allez en juger. *(Il le met et passe à droite.)* N'ai-je pas l'air d'un lion en negligé ?
MARGUERITE.
Ou d'un parapluie dans un étui trop court. *(Raoul dit l'habit et retourne à gauche.)*

HENRI.
Bravo ! si ne voulait pas le croire. Je l'avais pensé, ce mot-là...
A moi maintenant. Vous allez voir. *(Il passe l'habit.)*

MARGUERITE.
Tiens, vous passez la main gauche la première ?

HENRI.
Je suis gaucher.

RAOUL.
C'est la seule excuse de sa peinture.

HENRI, passant à gauche.
N'ai-je pas l'air d'un homme élancé, d'un fils de famille ?

MARGUERITE.
Oui, d'un orphelin qui use son père.

RAOUL.
Aïe, contre-cœur mortel.

MARGUERITE, à Henri.
L'avez-vous pu enlever comme ça ? Cette hardie ambiguë vous va très-mal à tous deux, et vous devriez la voudre par coquet-terio.

RAOUL.
Jamais ! nous y tenons.

HENRI, retirant l'habit et allant le poser sur une chaise à droite.
Et d'ailleurs on ne nous en offre que six francs.

RAOUL.
Et il nous en faut vingt pour aller à Chaville.

MARGUERITE.
J'en aurai ce que je voudrai si vous me laissez faire. C'est pain béni de voler un voleur.

HENRI.
Quel est votre projet ?

MARGUERITE.
Vous voulez tout savoir sans rien payer.

MUNUS, dans le corridor.
Habits, galeas !

RAOUL.
Tiens, Munus qui travaille le ciment jusque sur le palier ! quel amour de son art !...

MARGUERITE.
Voici l'occasion... et le lairon. Laissez-moi seule avec le brocanteur et l'habit. *(Henri le fait donner.)* Retirez-vous dans votre dortoir, et retenez votre souffle.

RAOUL.
Je vous prévins qu'Henri éternuait ; il a le nez intempétil.

MARGUERITE.
C'est bon ; je ne demande à son nez que cinq minutes de contenance, montre en main, le temps de faire un œuf à la coque. Prêtez-moi votre montre, monseigneur Henri !

HENRI.
Pourquoi faire ?

MARGUERITE.
Puisque je vous demande cinq minutes montre en main.

HENRI, tirant sa montre.
C'est qu'elle est à répétition.

MARGUERITE.
Avez-vous peur que je la garde ? Me prouvez-vous pour un mou-de-picte ?

HENRI.
Non, mais...

MARGUERITE.
Alors faites ce qu'on vous dit.

HENRI, donnant la montre.
Prenez bien garde au moins à ne pas la secouer. Elle est très-quinquise.

MARGUERITE.
Je crois bien à sa sonnerie ! Maintenant allez vous tapir sous votre lit, et m'éternuez pas.

RAOUL, passant près de Henri.
Je lui tirai le nez.

HENRI, faisant des efforts depuis un instant pour réprimer une envie d'éternuer.
Que c'est bête de parler de ces choses-là !... *(Éternuant.)* Aïch !... *(Raoul et Henri entrent dans la chambre à droite.)*

SCÈNE V.

MARGUERITE, puis MUNUS.

MARGUERITE, seule. *(Elle est la maîtresse dans la poche de portefeuille de l'habit, qu'elle met sur une chaise à gauche ; puis elle ouvre la porte du fond.)*
Hé, Munus !

MUNUS, dans l'escalier.
Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGUERITE.
Montez, qu'on vous paie.

MUNUS.
Avez-vous encore des souliers à placer ?

MARGUERITE.
Peut-être ; ça dépend de vous. *(Munus paraît à la porte. Il est chargé de toutes sortes de friperies.)*

MARGUERITE.
Entrez.

MUNUS.
Chor ces mauvais sujets ?

MARGUERITE.
Ils sont sortis et je range leur chambre. Entrez, nous causerons tout en époussetant... *(Munus entre.)* Fermez la porte.

MUNUS.
Petite capricieuse ! je vous disais bien que vous ne l'enverriez pas toujours promener, le père Munus.

MARGUERITE.
Qu'imaginez-vous donc, Gedeon ? Je veux faire un marché avec vous.

MUNUS.
C'est ce que j'imaginai.

MARGUERITE.
Pas celui que vous pensez, Mardochée. Un simple marché d'habits.

MUNUS.
Je veux bien. Je vous achète tous ceux que vous avez sur vous. *(Riant.)* Hé hé hé !

MARGUERITE, passant près de l'habit.
En vérité ? Regardez toujours celui-ci.

MUNUS.
J'aimerais mieux vous regarder, mam'selle.

MARGUERITE.
Jo le crois, mais ce n'est pas le moment.

MUNUS.
Quand donc ça sera-t-il le moment ? Ah ! mam'selle, vous refusez votre bonheur, je vous paie pour le bon motif, savez-vous ?

MARGUERITE.
Est-ce qu'il y en a un bon à votre âge ?

MUNUS.
Oui-da, très-présentable.

MARGUERITE.
Je vous dis de regarder cet habit. *(Elle le fait passer à gauche.)*

MUNUS.
Jo le connais déjà. J'en ai offert six francs, il y a quinze jours.

MARGUERITE.
Il en faut vingt à présent.

MUNUS.
Parce qu'il a vieilli ! Vous voyez bien que la vieillesse a son prix. Allez, si vous m'épousez, vous ne vous en repentirez pas. Je suis très-riche, et je décederai au bout de six mois.

MARGUERITE.
Taisez-vous, vieux brocanteur. Vous me voleriez un an

MUNUS.
Non, je vous jure. J'ai eu une jeunesse très-orageuse, très-épurée. Jo vous laisserais tout mon bien.

MARGUERITE.
Nous en reparlerons du demain en quinze. Voulez-vous me donner vingt francs de cet habit ?

MUNUS.
J'ai huit cent livres de rentes sur le grand livre, savez-vous, et un catierbe, un vrai catierbe.

MARGUERITE.
Malin ! Vous voulez placer votre cœur au viager. On connaît ces tricheries-là.

MUNUS.
Si en peut dire ! Voyez plutôt. *(Il fouille.)*

MARGUERITE.
Vous ne savez pas faire. *(Elle fouille.)* Voilà ce qu'on appelle tousser... Jo suis poitrinaire. Allez, mon petit Munus, vous n'attraperez personne. Vous êtes frais comme une rose.

MUNUS.
Son petit Munus ! frais comme une rose ! cueillez-moi donc, méchant !

MARGUERITE.
Vous êtes un enfant.

MUNUS.
Oui, c'est le mot ! Vous me menez par le bout du nez... un véritable enfant. Tout ce que vous voudrez, vous l'aurez. Aimez-vous les mouchoirs de soie, les boucles d'oreilles en similor, les chaînes de sûreté, les cannes à pomme d'argent ? Jo vous cotivrez de guipures ; j'ai des mouchoirs de percales et bien d'autres choses... O Marguerite !

MARGUERITE.

Comme vos yeux brillent ! Pourquoi dit-on que vous êtes si laid ?

MUNUS.

Ce sont les mauvaises langues ; n'en croyez rien. Si vous voulez m'aimer, je ferai de la toilette ; je mettrai une redingote à brandebourgs que j'ai, avec des olives et du l'astracou au collet ; j'aurai l'air distingué, vous savez.

MARGUERITE, passant à gauche.

Vous seriez bien plus commode si faut avec cet habit-là. Il est à peine décati.

MUNUS.

On nous prendrait pour des gens huppés. Je vous donnerais une petite robe de chambre couleur d'arragée turbulente, à peine imitée sous les bras.

MARGUERITE.

C'est bien tentant, mais...

MUNUS.

Voulez-vous que j'aile vous chercher une croix en filigrane avec les glands pareils et le tour de cou en velours ? C'est joli, ça.

MARGUERITE.

Nous verrons plus tard. Pour l'heure, voulez-vous m'être agréable ?

MUNUS.

Si je le veux, Marguerite de mon cœur ! Vierge de Sien ! Rosa de Nazren !... Ton cou ressemble à la tour de David !

MARGUERITE.

Vous vous enthousiasmez, n'est-ce pas ?

MUNUS.

Oui, je m'exalte ! Descends du Liban, mon épouse, descends avec moi !

MARGUERITE.

I coulez-moi donc.

MUNUS.

Oui, je l'écoute... la poitrine ressemble à une grappe de raisins. — Je voudrais bien grappiller.

MARGUERITE.

Vous êtes insupportable à la fin.

MUNUS.

Je me tais.

MARGUERITE.

Il s'agit...

MUNUS.

Perle !...

MARGUERITE.

Il s'agit pour me plaire.

MUNUS.

De changer de religion ? Jamais. Tout, excepté ça.

MARGUERITE.

Il s'agit de regarder cette friperie en honnête tripier.

MUNUS.

Ah !... Voilà tout !

MARGUERITE.

Pour le moment... Voyons, examinons cette hardie. (Elle lui donne l'habit.)

MUNUS, l'examinant.

Je l'ai vue. Il y a une reprise perdue dans le pan gauche, les boutonnières s'effilent et les parements sont râpés au pilé. Cela vaut trois francs comme un liard.

MARGUERITE.

Vous ne savez pas ce que vous dites. C'est moi qui vous donne la berline. Je pense j'en vais m'éloigner pour vous teindre la visière. (Elle se met à la fenêtre à gauche en fredonnant.)

MUNUS, sur le devant de la scène, l'habit à la main.

Il se vendrait mieux comme amadou que comme habit. (Il le secoue.) Tiens, il y a quelque chose dans la poche... (Il tire le mouchoir.) Oh !... une montre... en or massif ! (Il penche l'oreille.) Elle est lourde... Sont-ils étourdies, ces jeunes gens !... voilà la seconde fois... si ! Munus ! La première fois, il ne s'avisait que de cinq francs. Mais une montre, ce serait un vol, car enfin ça représente un joli denier, ce bijou... ça vaut bien... Peuh ! elle est vieille ! c'est une casserole. On n'en tirerait que le poids de l'or !... Est-ce en or ? En tout cas, la boîte est bien mienne. Voyons donc un peu : l'habit vaut trois francs, bien payé. Et en donnant vingt, est-ce que j'en paye pas la montre à peu près ? (Il la remet dans la poche de l'habit.)

MARGUERITE, revenant à Munus.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

MUNUS.

Ça vous ferait donc bien plaisir ?

MARGUERITE.

Sans doute !

MUNUS.

Eh bien, mam'selle, vous allez voir si je vous aime. Voilà les vingt francs. (Il lui donne quatre pièces de cinq francs.)

MARGUERITE.

Non pas ! vous avez un jupon, je crois. Donnez-le-moi. C'est une fantaisie que j'ai d'une pièce d'or ; c'est plus gentil.

MUNUS.

Hum ! l'or est très-cher.

MARGUERITE.

Jo vous payo le change.

MUNUS.

Un petit baiser ?

MARGUERITE.

Donnez-moi ! c'est plus cher que l'or. (Elle lui prend la pièce des mains.) Merci, mon petit Munus. (Allant à la porte à droite.) Monsieur Raoul !

MUNUS.

Qu'est-ce que vous faites donc ? (Entrent Raoul et Henri.)

SCÈNE VI.

HENRI, RAOUL, MARGUERITE, MUNUS.

Tenez, mes voisins, voici votre voyage à Chaville, en or. (Elle donne la pièce à Raoul.)

RAOUL, passant près de Munus.

Ce brave Munus ! Le vertu redoublé sur la terre !

MARGUERITE.

Sous ce déguisement.

HENRI, à Marguerite.

Et ma montre ?

MARGUERITE.

Votre montre ? (A part.) Ammons-nous un peu du joif et du chrétien.

MUNUS, remuant.

Bonsoir la compagnie. Je m'en vais.

MARGUERITE, le retenant.

Rester donc. Ou à quelque chose à vous dire.

HENRI, à Marguerite.

Mais ma montre ?

MARGUERITE.

Je l'ai posée sur la table. (Henri va chercher sur la table.) — Munus, comme vous avez été grand, je vous invite à venir dîner à Chaville. (Elle fait un signe d'intelligence à Raoul.)

RAOUL.

C'est trop juste. Vertueux Munus, nous fôlôterons sur l'horbette.

HENRI, qui cherche toujours.

Je ne la trouve pas. Vous avez dit sur la table ?

MARGUERITE.

Ousur la chaise, je ne sais plus.

MUNUS.

Il faut que j'aile fuir un bunt de belle-é. (Il veut sortir.)

MARGUERITE, le retenant encore.

Vous êtes très-bien comme ça ; c'est sans façon.

RAOUL.

Munus, jo vous donne le droit de choisir un plat. Penser-y bien.

HENRI, qui revient à droite.

Je ne déteste pas une plaisanterie de temps en temps ; mais il y a cependant... Voyons, mademoiselle Marguerite, rendez-moi ma montre.

MARGUERITE.

Est-ce que vous ne la trouvez pas ?

MUNUS, revenant à s'éloigner.

Je vais déposer mes habits chez moi.

MARGUERITE, le retenant toujours.

On dirait que notre société vous déplaît. Rester donc.

RAOUL.

Que vous semble un pigeon aux petits pois, arrosé de ce bon petit vin d'Orléans ?

MUNUS.

Hé ! hé !

HENRI.

J'ai beau chercher.

MARGUERITE.

C'est singulier ; je l'avais à la main il n'y a pas un quart d'heure.

HENRI.

Me voilà propre si elle est perdue ! Je suis un garçon rangé, moi. Jo ne pens pas vivre sans savoir l'heure qu'il est.

MENUS.
Elle aura rodé sous un moule.

Il n'y en a pas.

RAOUL, passant près de Henri.
Laisse-nous donc tranquilles avec la montre; elle se retrouvera demain.

HENRI.
Si elle ne se retrouve pas tout de suite, elle est perdue!

RAOUL.
Eh bien, tu en achèteras une autre.

HENRI.
Ce ne sera plus la même. Celle-ci, je la connaissais. Elle ne ressemblait pas aux autres. Elle avait sur le cadran un petit soleil d'essai l'idea auquel j'étais habitué. C'était ma montre enfin, ma pauvre montre! (Morguerite suit tous les mouvements de Munius pour l'empêcher d'ôter la montre de la poche de l'habit.)

MUNUS, à part.
Je voudrais bien m'en aller.

RAOUL, à Henri.
Qu'est-ce que tu as donc?

HENRI.
J'ai... que je ne l'ai plus.

MARGUERITE.
Aidez-moi donc à la chercher, Munius.

HENRI.
Ah! oui, vous ne la trouvez pas. C'est fini! (Il s'assied à droite, d'un air chagrin.)

MARGUERITE.
Il faut qu'elle soit envolée.

MUNUS.
Volée! Par qui? Il n'est entre personne.

MARGUERITE.
J'ai dû envolée.

RAOUL.
C'est plus vraisemblable; mais ce pauvre Henri a l'air d'avoir perdu son fils aîné. (Munius cherche encore et s'esquive; Marguerite le retient.)

HENRI.
Maquer-tel de moi si tu veux. Je l'aimais: je l'avais admirée longtemps à la cheminée de ma grand'mère, dans la chambre verte où il y avait un si bon feu. Je ne savais pas alors ce que c'est qu'être pauvre. Je jouais tout le long du jour dans un coin devant cette montre. Il semblerait qu'elle me regardait tranquillement, il est passé, le bon temps des confitures et des lis basines... Ma montre s'en souvenait, et son tic-tac m'en parlait tout bas... Je l'aimais!

MARGUERITE, à part.
Il me fait de la peine, ce bon garçon!

RAOUL.
Voyons, voyons! ne vas-tu pas pleurer? -
HENRI.
Et quand je pleurerai? Est-ce que je suis un vicieux, moi? un dépensier, un joueur de domino comme toi? Mon seul plaisir est de rester chez moi à travailler. J'avais ma montre, qui me tenait compagnie... et elle est perdue!

MARGUERITE.
Attends donc... je me rappelle à présent!... Je l'ai mise par inadvertance dans la poche de votre habit.

MUNUS, à part.
Aïo!...

HENRI, s'élançant sur Munius, retirant la montre de la poche de l'habit, et l'élevant en l'air.
La voilà! la voilà! (Il la baise en dansant.) Le verre est cassé, j'en ferai peut-être un autre! Qu'est-ce que ça me fait? Je l'ai! (Il repasse à droite.)

MUNUS.
Rendez l'argent alors.

MARGUERITE.
Quel argent?

MUNUS.
Est-ce que vous croyez que j'aurais payé cette loque vingt francs?

RAOUL.
Tout bon, Munius! Vous saviez donc que la montre était dans la poche?

MUNUS.
Je ne dis pas cela. (Marguerite a repris l'habit des mains de Munius et est allée le poser sur une chaise à droite.)

MARGUERITE, redescendant entre Henri et RAOUL.
Quelle idée avez-vous là, monsieur RAOUL? Ce pauvre Munius! la crème des honnêtes gens!

RAOUL.
Ce ne serait pas son coup d'essai. Nous avons déjà oublié dans un gilet un louis...

MUNUS.
Ce n'est pas vrai: il n'y avait que cinq francs.

RAOUL.
Il en convient. Ja vous prédis à témoin. (Il passe à gauche.)

MARGUERITE.
Ah! Munius! je n'aurais jamais cru cela de vous.

HENRI.
Il a gardé ma pièce, la scélérat! comme il voulait garder ma montre!

MUNUS.
Je vous assure que pour la montre j'ignorais... Quant aux cinq francs, c'était plutôt par plaisanterie ou encore pour vous donner une leçon d'ordre... car je vous regarde comme mes enfants moi qui je fais de toutes mes pratiques... Il est bien dur d'être soupçonné à mon âge et devant une dame!

MARGUERITE.
Ne prenez pas, honnête Munius. Le commissaire ne sera pas vert!

RAOUL et HENRI.
Vive Margot!

HENRI.
Embrassons-la.

MARGUERITE.
Pas de ça, mes amis. Vainc et vaincus, mais pas de si près. Habillez-vous et partons! Seulement c'est vous qui m'avez invitée et c'est moi qui paye, sans reproche. (Passant près de Munius.) Eh bien, mon pauvre Munius, à tromper, trompeur et demi! (Pendant ces derniers mots, RAOUL et HENRI s'approchent de l'habit que Marguerite a accroché sur le dos de la chaise; Henri passe la main gauche, RAOUL la droite en regardant tous deux Marguerite. Ils cherchent un instant l'autre monnaie, puis se retournent l'un vers l'autre. L'habit se déchire en deux par le dos.)

RAOUL.
C'est la faute! il faut que tu sois toujours fourré dans cet habit!

HENRI.
Eh bien, tant mieux, nous ne nous disputerons plus.

RAOUL et HENRI, jetant les morceaux de l'habit à Munius.
A vous, Munius!

MARGUERITE.
Voilà une fibre repêchée à faire! Mais parlons, ou nous mangerons le coche.

TOUS.
Partons! partons!

GAOËTTE FENEL.
Aï: C'est la prière d'indulgence.

(Les deux cents.)
Mout s'écroule et pousse la planche.
Et deux labours pour les autres!
Et pousse la planche.
Dieu t'en soit qu'en tout les huit jours.

46359

FIN.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-16, à 8 francs le volume

[illegible]

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-16, à 10 francs le volume

[illegible]

